

CHAPITRE XV

LE SIÈGE DE QUERETARO. LES DERNIERS JOURS DE MAXIMILIEN

On raconte que Maximilien, tandis que passaient dans Mexico les régiments qui, jusqu'alors l'avaient soutenu, regardait derrière une fenêtre du palais, et qu'il murmura, lorsqu'ils furent passés : « Enfin me voilà libre. » S'il eut vraiment cette minute d'inconscience, il ne put longtemps garder sa confiance. Il est à présent entouré de conservateurs acharnés et qui veulent la lutte à outrance. Autour de lui sont quatre personnages principaux : Larès, ministre d'État, et les généraux Marquez, homme féroce, surnommé « le Tigre de Tacubaya », Miramon, jeune homme d'origine béarnaise, audacieux autant que téméraire, et Méjia, un Indien ; ces deux derniers sont tout dévoués à Maximilien.

Dès que sont parties les troupes, l'incertitude règne et Marquez fait sans tarder proclamer que toute rébellion sera punie sévèrement. L'empire de Maximilien se borne à quatre villes : Mexico, Vera-Cruz, Puebla, Queretaro.

LES DERNIERS JOURS

Un événement heureux tout d'abord : contre le général Zacatecas, Miramon est vainqueur, et Maximilien enivré par cette victoire, voit le début d'une ère prospère. Il mande à Miramon, s'il parvient à s'emparer de Juarez ou autres chefs juaristes de les faire juger et condamner par un Conseil de guerre « conformément à la loi du 4 novembre, actuellement en vigueur ». Quoiqu'il recommande aussi de les traiter avec humanité, et de ne pas exécuter la sentence avant d'avoir reçu son approbation, cette lettre, qui tombe aux mains des juaristes, lui sera funeste, plus tard, lors de son procès.

Le lendemain, déjà, les événements lui sont contraires. Miramon est défait à San-Jacinto, et 157 soldats français sont fusillés. Succédant à une brillante victoire, cet échec met Maximilien dans un désarroi tel qu'il se résout à une démarche indigne de lui : Il écrit, pour lui demander de traiter avec lui, à Porfirio Diaz, qui a assiégé Puebla, et lui dit que « Marquez, Larès et compagnie seront chassés du pouvoir, et que lui-même quitterait le pays, laissant l'État aux républicains ». Porfirio Diaz, jugeant qu'il n'a pas le droit de traiter seul avec Maximilien, refuse ; l'Empereur, désespéré, écrit un long rapport, terrible réquisitoire contre l'Empire, qu'il adresse à Larès. Après avoir dépeint sous son véritable jour la situation, il écrit : « J'ai contracté envers le Mexique l'engagement solennel de ne jamais être une occasion de prolonger l'effusion du sang. L'honneur de mon nom, et l'immense responsabilité qui pèse sur ma conscience, devant Dieu et devant l'Histoire, me prescrivent de ne pas différer

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

davantage une grande résolution, qui fasse immédiatement cesser tant de maux...» Larès ne trouve pas d'attitude plus opportune pour Maximilien, que de quitter Mexico et se réfugier à Queretaro, d'où, croit-il, il pourra, ayant réuni autour de lui les derniers partisans de l'Empire, traiter honorablement avec Juarez. Maximilien se rend à cet avis. Le 13 février, à 3 heures du matin, il quitte Mexico...

Il serait fastidieux, autant qu'inutile, de relater tous les événements qui ont précédé la mort de Maximilien, et sa fin elle-même a été contée par trop d'historiens, par Émile Ollivier surtout, avec mille détails, qu'il serait superflu de redire. Qu'on sache seulement, qu'arrivé à Queretaro le 19 février 1867, durant tout le siège de cette ville, soit durant soixante-douze jours, Maximilien se montra digne de son rang d'Empereur et de chef militaire. C'est en ces termes qu'il prend le commandement de l'armée : « Ce jour, mes vœux l'appelaient depuis longtemps. Des obstacles indépendants de ma volonté me retenaient. Aujourd'hui, libre de toute entrave, je puis ne prendre conseil que de mes sentiments de bon et fidèle patriote... Notre action, libre de toute influence, de toute pression étrangère, n'a pour but que de soutenir et de porter haut l'honneur de notre glorieux drapeau tricolore... »

Peut-être, parce qu'à Queretaro, surnommé Ville lévitique, tant les couvents y sont nombreux, il se sent aimé, peut-être parce qu'il s'imagine, à la tête des 10.000 hommes qu'il commande, pouvoir un jour venir à bout des 40.000 juaristes qui l'assiègent, un regain d'activité semble s'emparer de lui durant les

LES DERNIERS JOURS

premières semaines du siège. Il se montre infatigable, visite les hôpitaux, les casernes, passe les troupes en revue, s'efforce d'encourager ses derniers fidèles et, lorsque le combat fait rage, ou qu'il a décidé de tenter un assaut, il apparaît au plus fort du bombardement, ne semblant pas se soucier des balles.

Plus de vingt fois, dans les sorties qu'il tente, grâce à la vaillance de ses soldats, le succès le couronne. Mais que peuvent ces troupes, lassées et décimées, contre les renforts qui arrivent sans cesse à l'armée assiégeante commandée par le général Escobedo? Son armée, du reste, tous les jours est réduite, à mesure que le temps passe et que les privations augmentent. Sans compter les hommes qu'il a envoyés avec Marquez pour occuper Mexico, et qui ont été défaits à Puebla, la trahison commence à s'infiltrer parmi les contingents... Les dix mille hommes ne sont plus que cinq mille. Le découragement, une fois de plus, envahit Maximilien, et il en fait part à ses familiers. Il a autour de lui quelques partisans qui lui sont restés fidèles, et il passe avec eux le temps qu'il ne consacre pas à ses devoirs de commandant ; le prince de Salm-Salm, le docteur Basch, eux, ne l'abandonneront pas et de même le brave Miramon et le général Mendez. Très dévoués à Maximilien, les uns et les autres sont jaloux des faveurs qu'il accorde au colonel Lopez, officier de la Légion d'Honneur, homme d'une belle prestance, séduisant, et qui a su se mettre dans ses bonnes grâces.

Le jour où il apprend l'attitude honteuse de Marquez qui, après avoir fui devant Porfirio Diaz à Puebla,

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

s'est enfermé à Mexico et n'en veut plus sortir, Maximilien sent que plus rien ne peut le sauver, et l'idée de la reddition s'implante en lui. Mais Miguel Miramon, avec la fougue qui le caractérise et le sang français qui coule dans ses veines, n'envisage pas d'autre solution qu'une sortie désespérée. Il ne doute pas de son issue, mais, à ses yeux, la mort est cent fois préférable à la capitulation, et il adjure Maximilien de fixer le jour de cet assaut ultime. L'Empereur ne sait quel parti prendre. Essentiellement bon, il a horreur du sang versé et sait que cette sortie sera un massacre effroyable de ses partisans. Il n'a pas, d'autre part, assez d'énergie pour opposer à Miramon un refus catégorique et, en désespoir de cause, le 14 mai, il charge son favori Lopez d'aller, le soir-même, trouver Escobedo.

Lopez arrive au quartier général juariste vers 7 heures du soir et dit à Escobedo que l'Empereur demande à pouvoir, avec sa suite, quitter le Mexique, et qu'il donnera sa parole d'honneur de ne plus jamais y revenir. Escobedo, qui doit traiter sans conditions, refuse, sentant que de toutes façons les impérialistes sont à sa merci. Lopez certifie alors que l'Empereur, las du siège, et pour éviter l'effusion du sang, est décidé à se livrer à discrétion. A 3 heures du matin, les forces qui défendent le Panthéon de la Cruz seront concentrées dans le couvent, et les républicains pourront se rendre maîtres, sans résistance, de cette clé de la position.

A l'heure fixée, les juaristes, conduits par Velez, pénètrent dans Queretaro, où règne le silence. Ils se dirigent vers le couvent des Capucins, où réside Maxi-

LES DERNIERS JOURS

milien. Lopez est là, et ils s'emparent de lui, toujours méfiants ; ils le surveillent, pas assez étroitement, cependant, puisqu'il parvient à s'écarter un instant, et à dire au prince de Salm : « L'ennemi est là, sauvez l'Empereur. » Lorsque Salm arrive auprès de lui Maximilien est déjà levé, habillé, et d'un calme effrayant. Tranquillement il sort, et jetant sur son uniforme un large manteau, il se dirige vers le Cerro de la Campanas, où vient, seul, le rejoindre Méjia. Miramon, toujours prêt à se battre, a engagé contre les soldats d'Escobedo une lutte acharnée et, blessé, a été transporté chez l'un de ses amis. Parvenus à la colline des Cloches, Maximilien se tourne vers Méjia et, sûr de la réponse, lui demande s'il n'est plus moyen de percer l'ennemi... « Je ne veux pas exposer Votre Majesté à une mort certaine », répond l'Indien... Résolument Maximilien fait arborer le drapeau blanc. Escobedo se présente, et l'empereur lui remet son épée, en lui disant : « S'il est nécessaire qu'il y ait une victime, faites que je sois au moins la seule ; assez de sang a été versé, je vous demande la vie pour tous ceux qui ont combattu avec moi... »

Cet épisode de la reddition de Queretaro a été, on le sait, sujet à caution. Beaucoup d'historiens ont voulu faire du geste de Lopez une trahison, et ont dit que, lâchement, il aurait introduit l'ennemi dans la place. Son attitude corrobora cette version. A toutes les allusions, à toute la honte dont on le couvrait, il n'opposa que le silence. Ce n'est que dix ans après le drame que la vérité apparut, dévoilée par Escobedo. Maximilien avait fait jurer

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

à Lopez et obtenu du général juariste qu'ils garderaient le silence sur cette mission, et ce mot, de lui à Lopez, est significatif : « Nous vous recommandons de garder un profond silence au sujet de la commission dont nous vous avons chargé auprès d'Escobedo, car, si on le savait, notre honneur serait entaché... » Peut-être en cela exagérât-il car s'il est infiniment plus grand de mourir les armes à la main, il n'y a rien de déshonorant à chercher à éviter un massacre inutile, ce qui était, à n'en pas douter, la pensée intime de Maximilien. Sans parler de cette lettre, les témoignages du Père Soria, confesseur de Maximilien à ses derniers moments, et qui certifia que Lopez avait fait uniquement ce qui lui avait été commandé, les récits laissés par Salm et Basch viennent encore appuyer cette version. N'étant pas dans le secret, ils notèrent avec étonnement l'attitude de Maximilien, restant impassible devant l'arrivée des juaristes et ne paraissant pas surpris de la soi-disant trahison de Lopez. Acte qu'on n'est pas étonné de voir accomplir à Maximilien, que cette ambassade secrète auprès d'un ennemi. Peut-être son nom fût-il resté plus pur encore s'il ne l'avait pas commandée, mais de là à l'accuser d'une trahison envers ses généraux il y a loin. On peut sans réserve approuver Émile Ollivier, écrivant : « La mission dont fut chargé Lopez était d'un prince humain, mais faible, qui ne sait pas imposer sa volonté. Maximilien n'a trahi personne : il a empêché un épouvantable holocauste inutile... »

Reconduit au couvent de la Cruz, puis transféré à celui de Sainte-Thérèse et enfin aux Capucins, Maxi-

LES DERNIERS JOURS

milien passe les vingt derniers jours de sa captivité dans une cellule exiguë sans porte ni fenêtre, et meublée seulement d'un lit. On le traite avec toute l'humanité qu'il est possible aux juaristes de témoigner à un prisonnier. Sans cesse on a l'œil sur lui ; pas un instant la surveillance de soldats armés jusqu'aux dents ne se relâche. Pourtant, Maximilien semble déjà à moitié mort. Les fièvres et la dysenterie dont il souffre, ajoutées aux privations de toutes sortes ont fait de lui un être sans forces, d'une maigreur effrayante, et dont le regard ne s'allume plus qu'à de rares intervalles. On lui permet de recevoir des visites, et il s'entretient longuement avec le prince de Salm, avec Hoorickx et Magnus, ministres de Belgique et de Prusse, avec Forest, consul de France au Mexique, qui sont parvenus à le rejoindre à Queretaro, avec Riva Palacios et Martinez de la Torre, avocats désignés d'office pour le défendre. La France et l'Angleterre ont chargé les États-Unis d'intercéder auprès du gouvernement mexicain, mais la lenteur voulue de Campbell, agent des États-Unis auprès de la République mexicaine, fait que son intervention n'arrive plus à temps.

Parfois, lorsqu'au sortir d'un accès de fièvre, Maximilien est repris par son instinct d'espérer envers et contre tout, il s'imagine que Juarez, dont on attend la décision, n'osera pas faire exécuter un prince de Habsbourg-Lorraine.

Il a une telle confiance dans le chef juariste, qu'il lui fait télégraphier, le 27 mai, pour lui demander un entretien : « Comme vous êtes, dit-il, un ami passionné de votre pays, j'espère que vous ne déclinez pas

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

l'entretien. Je suis prêt à me rendre dans votre ville, malgré les défaillances de ma santé. » Un refus formel lui est opposé. Autour de lui, ses amis s'acharnent à préparer une évasion, et la princesse de Salm, jeune Américaine qui ne doute de rien, consacre tous ses efforts à un projet de fuite, du reste impossible à réaliser. Sans compter la surveillance dont Maximilien est l'objet, lui-même, par ses hésitations incessantes, lorsqu'il s'agit de fixer la date, le moyen de s'enfuir, voire même le déguisement, aggrave les difficultés. Quand il apprend que Juarez a décidé sa comparution devant le Conseil de guerre, il sait que sa fin est certaine ; il se montre résigné à son sort, mais ne se complaisant pas dans le silence dédaigneux qu'on aimerait le voir garder, il discute, argumente, s'astreint à démontrer que, si on le considère comme souverain, il doit être jugé par un Congrès national ; si on le considère comme archiduc, il doit être renvoyé dans son pays ; qu'en aucun cas, un Conseil de guerre n'est compétent... On devine l'effet que font de si pauvres arguments sur des hommes décidés à des rigueurs impitoyables, que rien ne peut fléchir, pas même l'ambassade de Magnus et des avocats de Maximilien auprès de Juarez, résidant à San-Luis de Potosi.

Le 13 juin s'ouvrent les débats. Sur trois accusés, deux seuls sont présents, Miramon et Méjia, Maximilien n'a pas consenti, arguant de sa faiblesse, à comparaître. Au reste, pourquoi serait-il présent, alors que ce procès n'est qu'une parodie de justice ? Les défenseurs de Maximilien plaident avec courage une cause perdue d'avance. Contre lui, il y a treize

LES DERNIERS JOURS

points d'accusation, dont les principaux sont l'usurpation du pouvoir suprême, l'excitation à la guerre civile, et la sanction à la loi martiale de 1865 qui, disait-on, avait entraîné la mort de 40.000 Mexicains. Les juges, pour se donner un air d'indépendance, font traîner les débats jusqu'au lendemain soir et, à minuit seulement, le 14 juin, un télégramme est expédié à San-Luis de Potosi, portant ces mots : « Le Conseil de guerre a condamné à mort unanimement les trois accusés. »

L'exécution doit avoir lieu le lendemain, 16 juin, à 3 heures de l'après-midi. Maximilien a appris l'arrêt fatal sans sourciller, et il consacre les derniers moments de sa vie à écrire à ceux qui lui sont chers. La veille, on lui a annoncé la mort de Charlotte, pieux mensonge du docteur Basch. Maximilien lui a répondu, tristement : « Un lien de moins parmi ceux qui me rattachaient à la vie... » Son dernier jour est arrivé ; dans la cellule les minutes passent, et l'heure de l'exécution a sonné... Aucun messenger ne se présente... Enfin le colonel Palacios paraît, et annonce à Maximilien que l'exécution est remise au 19 juin, à la suite des supplications de Magnus, acharné à obtenir un sursis, et pour permettre aux condamnés de mettre leurs affaires en ordre. Agonie plus longue et d'autant plus terrible, que Maximilien supporte avec un courage admirable. Durant ces trois jours, jusqu'à ses derniers moments, son calme et sa tranquillité d'esprit sont véritablement héroïques. Si dans la vie il a montré parfois une faiblesse regrettable, elle est rachetée par son attitude au moment de la mort.

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

Il ne s'occupe plus à présent, paraissant déjà détaché de tout lien terrestre, que du sort de ses compagnons. Il fait envoyer à Juarez un message émouvant, demandant « qu'on accordât la vie à Miguel Miramon et à don Thomas Méjia, qui ont souffert toutes les douleurs et amertumes de la mort, et qu'il soit la seule victime... » Quelques heures après, il demande qu'on fasse parvenir à Juarez cette suprême adjuration : « Faites que mon sang soit le dernier versé, et consacrez cette persévérance, que vous avez mise à la cause qui vient de triompher... à la tâche plus noble de réconcilier les esprits et de fonder la paix dans ce pays infortuné... » Puis il se recueille et le soir reçoit les derniers sacrements du Père Soria. Son esprit est loin déjà de tout ce qui l'entoure, et il s'endort paisiblement ce 18 juin 1867, veille de sa mort.

Le lendemain, éveillé tôt, il met à se vêtir les soins habituels ; à 5 heures, on vient le chercher pour le conduire à la mort ; il sort du couvent la tête haute et le regard assuré. Miramon et Méjia le suivent, courageux aussi, mais l'un quitte pour toujours une femme accablée de douleur, et l'autre vient d'être père. Le ciel est sans nuages, et déjà le soleil resplendit : « C'est le temps que je désirais pour le jour de ma mort », murmure Maximilien. Dans la voiture qui l'emmène vers le lieu du supplice, la Cerro de la Campanas, il exhorte le Père Soria, qui sent son courage faiblir. Pour le voir passer, toute la population est réunie et muette elle contemple celui qui, jadis, lui parla d'affranchissement, de liberté, de bonheur, et qui va mourir...

LES DERNIERS JOURS

Dans l'air pur, selon la coutume espagnole, les cloches sonnent lugubrement. Voici qu'apparaît la colline où, un mois auparavant, Maximilien a remis son épée à Escobedo ; maintes fois il est venu, rêveur, contempler le paysage grandiose sur lequel se fermeront ses yeux. Il a sur les lèvres un sourire indéfinissable, comme en ont ceux qui meurent pour leur idéal. Il descend de la voiture, fait placer Miramon entre lui et Méjia, « car un brave, dit-il, même au moment de la mort, doit être distingué par son souverain... » L'officier qui commande le peloton d'exécution, lui demande pardon. « Merci pour votre compassion, répond-il, mais vous êtes un soldat, obéissez. » Il distribue aux hommes qui vont le fusiller une once d'or et leur commande de viser au cœur. Puis, il va se placer à la droite de Miramon, et prononce, d'une voix que semble ne voiler aucune émotion, ces paroles : « Je vais mourir pour une cause juste, la cause de la liberté, de l'indépendance du Mexique. Puisse mon sang mettre un terme aux malheurs de ma nouvelle patrie. Vive le Mexique !... » Miramon prononce aussi quelques paroles, tandis que Méjia serre convulsivement le crucifix... « Feu !... » crie l'officier, en levant son sabre. Six balles partent à la fois, et Maximilien s'écroule. Miramon et Méjia ont été tués sur le coup, mais il semble que Maximilien respire encore et sur lui, en plein cœur, un soldat décharge son fusil. Devant la mort, il n'est plus ni amis, ni ennemis, et les dernières volontés de Maximilien sont exaucées. Son corps est embaumé à Mexico, puis il est ramené à Trieste sur la frégate qui l'amena, trois ans aupara-

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

vant et, le 18 janvier 1868, il est enterré avec les honneurs dus à son rang, à Vienne, dans le caveau des Capucins.]

Dernière survivante de ce drame, l'impératrice Charlotte, « Ophélie qui attend son Shakespeare », est morte en 1927, au château de Bouchout. Parmi les autres acteurs, certains ont quitté la vie dans l'exil ou dans le malheur. Au lieu même où se joua la tragédie, le sang a coulé, et la fusillade n'a cessé de crépiter que pour reprendre avec plus de force.

Le dernier désir de Maximilien fut vain, et la guerre civile continue de sévir. Sa mort n'a pas été inutile pourtant ; grâce à elle, les faiblesses, les fautes, les erreurs innombrables qu'il a commises, lui seront, en partie, pardonnées et dans la mémoire des hommes, le souvenir restera d'un être sans énergie, mais qui, au moment suprême, a montré qu'en lui étaient le courage d'un homme et la dignité d'un prince.

BIBLIOGRAPHIE

- DU BARAIL, *Mémoires*.
BIARD, *Le Mexique d'hier et le Mexique de demain*.
BLANCHOT, *L'intervention française au Mexique*.
BUFFIN, *La Tragédie mexicaine*.
CARETTE, *Souvenirs intimes de la Cour des Tuileries*.
CLARETIE, *L'Empire, les Bonaparte et la Cour*.
CASTELNAU, *Correspondance recueillie par Louis Sonolet*.
DELORD, *Histoire du Second Empire*.
DETROYAT, *L'intervention française au Mexique*.
DUFOUR, *Correspondance inédite*.
DOMENECH, *Histoire du Mexique*.
FLEURY, *Souvenirs*.
GAULOT, *L'expédition du Mexique*.
DE LA GORCE, *Histoire du second Empire*.
KÉRATRY, *L'Empereur Maximilien*.
LOLIÉE, *La vie d'une Impératrice*.
MASSERAS, *Un essai d'empire au Mexique*.
NIOX, *L'expédition du Mexique*.
OLLIVIER, *L'Empire libéral*.
PRAVIEL, *La tragédie mexicaine*.
RANDON, *Mémoires*.
REINACH FOUSSEMAGNE, *Charlotte de Belgique*.
SCHRYNMAKERS, *L'établissement et la chute de l'Empire de Mexique*.
VAN DER SMISSSEN, *Souvenirs du Mexique*.